

La leçon

Simon Tremblay-Pepin

Numéro 328, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94145ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay-Pepin, S. (2020). Compte rendu de [La leçon]. *Liberté*, (328), 80–81.

La leçon

Simon Tremblay-Pepin

Mark Fortier
Mélancolies identitaires
Une année à lire Mathieu
Bock-Côté
Lux, 2019, 176 p.

Étienne Beaulieu
La pomme et l'étoile
Varia, 2019, 210 p.

Certains connaissances m'ont fait part d'une relative déception à la suite de leur lecture de *Mélancolies identitaires*. Une année à lire Mathieu Bock-Côté, de Mark Fortier, éditeur chez Lux, où est publié son livre. Je crois que ce n'est pas un hasard si la plupart d'entre elles conspuent ouvertement le personnage sur lequel cet ouvrage annonce poser son regard. Je les imagine courir en librairie pensant acheter le « Contre Mathieu Bock-Côté » qui proclamera haut et fort toutes les contradictions du susdit et en démontrera tous les arguments fallacieux. Enfin ! Quelqu'un a écrit tous les grommellements et toutes les exclamations fâchées qui traversent leur esprit chaque fois que leur œil se pose sur le journal dans lequel il publie ses fréquentes diatribes. Je les vois ouvrir le livre, y cherchant avidement une entreprise de démolition : thèse par thèse, livre par livre, chronique par chronique. Je les entends crier : « *Delenda* MBC ! » dès les premières pages, comme des sénateurs romains voulant qu'on détruise Carthage à tout prix.

Les voilà rentrant chagrins de leur expédition punitive par procuration. L'ennemi a certes été piqué, il y a bien eu quelques échauffourées enthousiasmantes, mais, en fait, la campagne a pris mille détours, s'est arrêtée çà et là sans raison évidente et finalement n'a pas rasé la capitale ennemie, laissant l'adversaire toujours aussi vigoureux. Ils croyaient avoir trouvé en Mark Fortier un général dirigeant sa colonne vers l'armée adverse, ils se retrouvent plutôt avec un étrange professeur Tournesol qui se perd dans ses pensées, diverge et digresse au lieu de fondre sur sa proie. Même le principal intéressé partage leur frustration. Lorsqu'il est question de ce livre qu'il abhorre, Bock-Côté tonne qu'il n'y est même pas vraiment question de lui – une situation qu'on devine intolérable.

C'est justement cette déception commune de Bock-Côté et de ses critiques qui fait la force de l'ouvrage de Fortier. Imaginons un instant l'attaque rêvée par les beaux esprits contempteurs du tribun conservateur : des arguments à foison et une démonstration systématique de ses lacunes et de ses arguments circulaires. Contre ses références réactionnaires, on nous servirait la fine fleur de la pensée critique et le nec plus ultra du progressisme universitaire. Rêvons un peu : contre Maurice Barrès, bell hooks ; contre Raymond Aron, Silvia Federici et contre le Général, Frantz Fanon ! La grande leçon magistrale faite à l'étudiant médiocre qui, à la fin de la démonstration, est envoyé au coin avec son bonnet d'âne. Quelle jouissance pour les critiques vociférants !

Le danger que comporte cette grande leçon que d'aucuns voudraient asséner à Bock-Côté, c'est qu'elle finisse comme celle d'Eugène Ionesco : une surenchère d'invectives, cacophonie absurde de deux mondes qui

s'entrechoquent sans se comprendre. On énonce bien des mots les uns après les autres, mais ils sont sur des registres si distincts qu'il n'y a pas d'échange ou de communication, seulement une hostilité grandissante. Or, c'est précisément de ce type de pugilat que l'homme se régale. Ces joutes sont, pour lui, le sens même du débat et de son engagement politique. Bock-Côté raffolerait d'un réquisitoire systématique de Fortier à son endroit. Une telle proposition lui permettrait de briller, sur le coup, par ses billets d'humeur emportés attaquant son détracteur sur un ton indigné. Mais cet habitué des plateaux bénéficierait ensuite d'un second tour de manège médiatique pour aller se plaindre sur toutes les tribunes de sa condition de victime bâillonnée par la gauche multiculturelle totalitaire qui domine les ondes.

J'apprends, à force de donner des cours, qu'il y a au moins deux façons de faire une leçon : le cours magistral et la méthode expérientielle. Fortier a choisi la deuxième voie. Au lieu de nous dresser la liste des problèmes que comprennent les thèses de Bock-Côté, il nous met dans une situation, nous fait vivre une expérience et nous laisse en tirer nos propres conclusions et apprentissages. Le premier de ces apprentissages – le plus élémentaire – porte sur la nature de la chronique. Bock-Côté prétend en publier. À force de le lire cependant, on trouve sous son style fleuri, non pas des chroniques, mais des tracts déclamatoires truffés d'un jargon répétitif semblable au ronron marxiste-léniniste qui se publiait sous Brejnev. À l'inverse, *Mélancolies identitaires* est bel et bien un recueil de chroniques où l'on s'attarde au particulier pour mieux saisir l'air du temps. Donc, on se laisse surprendre, on est affirmatif sans être définitif, on nuance et on saisit d'autres points de vue que le sien. Bref, on évite de plaquer sur toutes



— Cette Cléopâtre... Il faut toujours
qu'elle se fasse remarquer.

les situations qui se présentent une grille d'analyse simpliste et rigide.

De même, on sent Fortier à l'écoute des gens qui habitent le Québec. Son livre s'attarde sur des récits et des rencontres avec des gens ordinaires qui deviennent matière à de sérieuses réflexions. Son recueil donne de l'importance à ce qui se passe dans le tissu quotidien du Québec et l'auteur y est sensible. Il nous emmène à une partie de hockey à côté de l'église de la Visitation avec le jeune Sharif, il raconte un aïeul et ses souvenirs de la Grande Guerre, de même que la vie des adolescents de banlieue qui flânent dans de mornes centres commerciaux. Le contraste est frappant quand on lit ensuite les pamphlets du thuriféraire du nationalisme identitaire qui nous entretient du Pays sans parler des gens qui y vivent. Le livre de Fortier présente un peuple complexe, multiple, vivant et qui ne se laisse pas saisir facilement. Les billets de Bock-Côté dépeignent un Québec en pétition de principe, un Québec-idée unitaire, vide de monde et rempli de menaces extérieures et de statues à la mémoire des Grands Hommes du Passé glorieux.

Le livre de Fortier présente un peuple complexe, multiple, vivant et qui ne se laisse pas saisir facilement.

L'approche de la culture de Bock-Côté est à l'avenant de sa vision de la nation. Il faut défendre notre culture contre tous les périls qui la guettent, mais dans ses mots, cette culture reste toujours éthérée. On y traite rarement d'œuvres ou d'artistes d'aujourd'hui ni même d'hier. Sur cette question Bock-Côté pourrait continuer ses leçons chez un autre éditeur également auteur, Étienne Beaulieu. Son essai littéraire sur Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas, *La pomme et l'étoile*, ancre la question de la culture dans l'histoire et le territoire sans pour autant la réifier.

La relation entre le célèbre maître et son très célèbre élève, tous deux originaires de Mont-Saint-Hilaire, est l'occasion pour Beaulieu d'aborder la question du passage à la modernité au Québec. Il connaît bien les œuvres auxquelles il s'attaque, mais la force de son texte est de faire de Leduc et de Borduas des idéaux-types, des pôles de ce qui constitue le Québec. On voit d'emblée le portrait : Leduc, le rural et la tradition ; Borduas, le *Refus global* et la modernité – chacun à sa place. Mais *La pomme et l'étoile* permet d'aller plus loin, l'essai nous fait sentir la charge culturelle de chaque pôle de ce spectre.

Beaulieu veut saisir ce qu'était la culture du Canada français et ce que le Québec porte encore d'elle. Dans cette description du « calme ontologique » de trois toiles de Leduc, il y touche :

Cette merveilleuse galerie de personnages de 1894 forme pour moi, comme pour beaucoup d'admirateurs de sa peinture, l'essentiel et comme la quintessence de ce qu'il représente comme artiste et simplement en tant qu'homme évoluant au cœur d'une société humble et simple. Les visages de Leduc semblent dire : « Prenons le temps de vivre, tentons de comprendre avec concentration le sens de notre présence sur Terre. Nous savons que nous sommes mortels, nous le savons parfaitement et même trop. Regardez, tout cela se voit sur notre chair vivante et tout innervée de sang, mais cela n'empêche pas un certain calme profond, une douceur dans les gestes, sans aucune panique malgré la lente tragédie dans laquelle nous sommes embarqués et qui nous emportera, on le sait avec certitude. »

Il ne s'agit pas d'adhérer à la culture canadienne-française ou de défendre sa tradition, comme le propose Bock-Côté. Beaulieu cherche plutôt à comprendre ce qui faisait l'étoffe culturelle de cette société bâtie sur la survivance, la langue et la foi. La peinture de Leduc permet de réfléchir à cet idéal de calme rural, rejetant l'agitation du monde et qui, dans sa simplicité, souhaitait entrer en communion avec ce qui est essentiel. La rupture de la modernité, personnifiée dans l'ouvrage par Borduas, est plus lisible une fois ce travail accompli, le Québec plus compréhensible une fois ce décor posé. De même, on comprend mieux en quoi la sortie du Canada français n'est jamais complètement terminée. Cette incomplétude, Beaulieu nous la présente dans le dialogue entre ses deux sujets, bien sûr, mais aussi dans l'aventure amoureuse tumultueuse qu'il traverse et qui vient ponctuer son essai. La culture canadienne-française n'est pas ici un idéal à célébrer, mais un passé avec lequel on compose et dont on cherche à saisir les ressorts pour mieux assumer l'époque contemporaine. Comme chez Fortier, la sensibilité qui perce montre que l'auteur est, à l'instar du Québec, empêtré dans ce difficile dilemme entre Leduc et Borduas. La culture devient concrète. Elle nous atteint et nous marque. Elle change nos parcours intimes, elle ne flotte pas au-dessus de nous comme une divinité exigeant des adorations.

La leçon ainsi donnée est beaucoup plus efficace qu'une démonstration en bonne et due forme des limites des thèses de Bock-Côté. Face à ces pages sérieuses et sensibles, les imprécations criardes du conservateur montrent toute leur vulgarité. Son projet grandiloquent ne paraît pas ridicule parce qu'on a fait la preuve qu'il était erroné ou coupable. Non, la comparaison avec ces deux ouvrages le rend abstrait et loin de tout rapport sensible au Québec, à sa réalité diverse et complexe. Cette abstraction, cette méconnaissance du Québec concret, est la plus grande faiblesse de ce polémiste obsédé par ses marottes. Au lieu de rester sur le terrain argumentaire qu'il préfère, la critique est plus habile quand elle révèle la fragilité des fondations sur lesquelles s'appuie son propos. L